

Dimensions de bien-être des personnes âgées à Ouagadougou

Par Vincent Léger, Sara Randall et Banza Baya

Communication pour la Sixième Conférence Africaine sur la Population

La Population Africaine: Passé, Présent et Futur

Le « bonheur » d'être un vieil homme aujourd'hui à Ouagadougou pourrait trouver sa définition dans la citation suivante :

« Oui, je suis content de ma vie. Parce que si tu es dans ta cour et il y a la santé et il y a des gens pour s'occuper de toi, tu dis que tu as de la chance. Ou bien ? Si tu veux un enfant pour envoyer, tu vas avoir. Personne ne va te voir sur la route en train de mendier et quelqu'un te donne quelque chose pour se débarrasser de toi. Mais ici, souvent des gens passent ils s'arrêtent me donner 1 000 francs, sans que je ne lui demande. C'est le bonheur d'être vieux seulement, sinon je ne lui ai rien fait. N'est-ce pas ? Je bénis la personne aussi. Donc la vie aujourd'hui... Je ne suis pas en location, je suis chez moi. Ce que je gagne je mange. Je n'ai pas été fonctionnaire pour toucher un salaire mais c'est... Tu vois la bouse de vache ? C'est l'élevage. On est dans la pauvreté et on va mourir dedans mais on vit. »

Tout y est ou presque. Chef de ménage propriétaire de sa résidence dans le quartier loti de Tanghin, cet homme de 72 ans est marié à 3 femmes et père de « 20 enfants ». Il ne travaille plus même s'il dit être en bonne santé, et dit profiter seulement du bonheur d'être pris en charge par ses femmes qui font de l'élevage et vendent des condiments au marché, ainsi que ses enfants, notamment ses fils, dont la plupart vit tout près de chez lui.

Ce homme sait qu'il a de la chance parce qu'en premier lieu il vit sans l'inquiétude de savoir s'il pourra manger demain. Il n'est pas seul, des gens s'occupent de lui. Il ne travaille plus mais peut compter sur ses femmes pour subvenir à ses besoins. Ainsi, sa vie ne dépend pas de l'aide de ses enfants. Il peut jouir de leur soutien sans s'inquiéter de son caractère occasionnel et sans se sentir coupable de représenter une charge pour eux. En bonne santé, il n'a pas à faire face aux coûts exorbitants des frais médicaux en cas de maladie. Propriétaire de sa cour en zone lotie, il bénéficie du raccordement au réseau électrique ainsi qu'aux canalisations d'eau et ne connaît pas l'angoisse de n'avoir aucune demeure ou aucune terre à léguer à ses enfants après sa mort. Ceux-ci ne sont pas dispersés aux quatre coins de la ville, ils habitent juste à côté de chez lui. Grâce à leur proximité rassurante ils peuvent lui rendre tout un tas de petits services quotidiens et intervenir rapidement en cas d'urgence. Aussi il est sûr de pouvoir les voir tous les jours s'il le souhaite. Non seulement ses enfants respectent son autorité parentale, mais de surcroît les passants font preuve de bienveillance envers son grand âge en allant trouver des bénédictions auprès de lui en échange de salutations et de petits cadeaux. Ainsi il jouit encore de la stature et du prestige traditionnellement associés aux personnes âgées et remplit avec joie sa fonction de conseiller en partageant avec quiconque les fruits de son expérience.

Ce monsieur est un vieil homme heureux. Malheureusement son cas n'est pas représentatif de la situation générale des personnes âgées résidant actuellement en milieu urbain burkinabè. On observe en effet que si le contrat tacite d'entraide entre les générations « représente toujours une assurance pour la vieillesse » (Roth 2008), si « l'idée que les enfants adultes

doivent rendre à leurs parents ce que ceux-ci ont fait pour eux pendant leurs jeunes années est fermement établie » (Roth 2010), les relations intergénérationnelles ont changé et ce contrat s'est détérioré ces dernières années, allant parfois jusqu'à se « renverser » et « beaucoup de parents sont devenus l'assurance chômage de leurs enfants et le soutien de leurs petits-enfants orphelins » (Roth 2008). En 1991, Philippe Antoine écrivait concernant la situation économique à Dakar « que si les jeunes vivent la crise, les aînés la supportent; c'est-à-dire que la crise conforte la dépendance des plus jeunes envers les aînés. » (Antoine 2007)

Dans un contexte burkinabè où les pensions sont rares et souvent insuffisantes, « les emplois procurant aux jeunes un revenu suffisant pour assurer leur subsistance sont rares et malgré la croissance économique, les conditions de vie de la population se sont encore dégradées ces dernières années » (Roth 2010). Cette évolution a des conséquences négatives sur les relations intergénérationnelles qui s'en trouvent dès lors « fortement sollicitées ». A Accra on observe par ailleurs qu'« il y a une génération les enfants [...] étaient enclin à soutenir leurs proches et parents âgés comme un moyen de remplir leur devoir filial et de rendre l'aide qui leur a été procurée durant leur enfance. Aujourd'hui, un tel soutien à la vieillesse est de plus en plus inadéquat ou carrément absent. » (Aboderin 2004a).

Le contexte économique explique donc en partie ce phénomène. « Il y a une vingtaine d'années, à Dakar, une majeure partie de la génération des adultes urbains avait à la fois pris en charge leurs parents dans les années 1960-1970, et avait encore des enfants à charge. » (Antoine 2007) Aujourd'hui la crise ne permet « plus le transfert intergénérationnel des plus jeunes vers les aînés. » (Antoine 2007) D'une part la jeunesse se retrouve dans l'incapacité de « fournir un soutien financier pour leurs aînés » (Aboderin 2004a). De plus en plus « incapable de répondre à leurs propres besoins, ceux de leurs enfants, et de soutenir leurs parents âgés » (Aboderin 2004a), les jeunes en viennent à dégager des priorités, à hiérarchiser leurs besoins avant de décider à qui allouer des ressources. Cela se fait au détriment de leurs parents qui passent souvent après leurs femmes et enfants. D'autre part, on observe « des changements dans la base traditionnelle du soutien filial qui font que les enfants sont devenus plus réticents à l'idée de soutenir des parents pour lesquels ils n'ont pas un sens particulier de gratitude ou d'amour. Ainsi, un tel soutien est devenu plus dépendant du principe de réciprocité, de la conduite passée des parents et de leur relation avec leurs enfants. » (Aboderin 2004a) Le déclin du soutien financier de la jeunesse envers ses aînés et la crise du contrat d'entraide intergénérationnel qu'il engendre serait donc plutôt le résultat d'une « interaction entre certains effets de la modernisation et l'aggravation de la situation économique » (Aboderin 2004a).

Enfin, cette pauvreté accrue et accompagnée d'un changement des valeurs filiales bouleversant les rapports intergénérationnels prend place dans un contexte urbain africain en constante transformation, et où la mobilité sans cesse croissante de la population est susceptible d'avoir un impact particulier sur le bien-être des personnes âgées si d'autant plus les schémas traditionnels de soutien financier, résidentiel et physique s'érodent.

Les questions fondamentales liées aux conséquences du vieillissement rapide des pays en développement sont encore trop rarement considérées à la hauteur de leurs enjeux par les gouvernements concernés. Pourtant il semble inévitable qu'à terme des politiques d'offre, non seulement de soins de santé mais aussi d'autres formes de soutien social, devront être développées et il est essentiel que celles-ci soient construites sur des preuves empiriques tangibles. Dans ce contexte, des recherches sont donc nécessaires sur les conditions de vie et

de santé de cette population en pleine croissance, ainsi que sur la façon dont elle gère cette vulnérabilité dans un cadre urbain africain en rapide mutation. On sait en effet peu de choses sur les habitudes et dynamiques résidentielles des personnes âgées ainsi que sur leur bien-être physique et mental dans les villes africaines. Aussi, il est moins évident de savoir si ce contexte mouvant est uniquement négatif, positif ou une combinaison des deux, dans quel domaine et pour quel type de personne âgée.

Enfin, il semble que la pluralité des facteurs de changement du contexte urbain africain, la manière dont ils impactent, directement ou indirectement, positivement ou négativement, le bien-être des personnes âgées, leur importance ainsi que leur interaction, requiert une approche globale du phénomène qui fait défaut aujourd'hui. Par conséquent, aborder les conditions de vie des personnes âgées en terme de bien-être permet de prendre en compte cette complexité tant celui-ci est le résultat d'une combinaison de multiples facteurs, dont la santé, la vie sociale et matérielle figurent parmi les trois principaux (Gabriel et Bowling 2004). C'est un tout. Quand l'un fait défaut, il impacte directement les deux autres. S'il n'est donc pas possible, ni par conséquent souhaitable, de réduire l'étude des conditions de vie des personnes âgées à une dimension unique, l'analyse de leur bien-être physique, matériel et social peut permettre de dégager une hiérarchie des facteurs clefs impactant positivement ou négativement celui-ci, autrement dit de mettre en évidence les déterminants des dynamiques de leur bien-être. Enfin, surtout, une telle approche permet de mettre en évidence la manière dont les personnes âgées perçoivent leur bien-être.

C'est ce que nous nous proposons de faire ici. Notre analyse combine les résultats d'une enquête qualitative qui a porté sur le bien-être de personnes âgées de 60 ans et plus et qui a consisté en 54 entretiens réalisés en octobre 2010, ainsi que ceux de l'Observatoire de Population de Ouagadougou (OPO), le système de suivi démographique urbain mis en place par l'Institut Supérieur des Sciences de la Population (ISSP) et qui suit environ 90 000 individus répartis dans cinq secteurs différents de la capitale burkinabè comprenant 2 zones loties et 3 non loties. Enfin, nous utilisons également les résultats de l'« Enquête Santé » réalisée en 2010 par l'OPO et qui a porté sur un échantillon 4 000 individus figurant déjà parmi la population suivie, dont 985 personnes âgées de 50 ans et plus.

Nous présenterons dans un premier temps les principales caractéristiques sociodémographiques des personnes âgées de 60 ans et plus et résidant dans les zones de l'OPO. Puis nous explorerons le bien-être des personnes âgées à partir de trois de ses principales dimensions : le bien-être social, matériel et physique. Les histoires de vie articulées aux précieuses observations de l'OPO rendent possible une meilleure compréhension des conséquences positives et négatives de l'évolution des migrations, des relations intergénérationnelles et de l'urbanisation notamment, sur la qualité de vie des individus. En d'autres termes, elles nous permettent de poursuivre notre objectif d'explorer les conséquences des récentes transformations du contexte socioéconomique et démographique burkinabè sur les différentes dimensions du bien-être des personnes âgées à Ouagadougou, ainsi que sur les diverses façons dont celles-ci gèrent leur vulnérabilité – étant donné que leurs ressources sont souvent insuffisantes –, la manière dont elles sont prises en charge à la fois financièrement et physiquement, et l'évolution de la qualité du contrat tacite d'entraide intergénérationnelle dont elles peuvent bénéficier.

1. Caractéristiques des personnes âgées de 60 ans et plus à Ouagadougou

1.1. Effectifs et proportions de personnes âgées

Comme l'attestent l'âge moyen et l'âge médian des résidents au round 1 (qui s'est déroulé du 14/05/2009 au 14/11/2009), la population suivie par l'Observatoire de Population de Ouagadougou (OPO) est jeune. Les résidents âgés de 60 ans et plus en représentaient seulement 3 %, soit 2 388 individus sur les 79 444 résidents suivis, répartis dans 2 052 ménages. Les résidents âgés de 65 ans et plus représentaient quant à eux 1,8 % de la population suivie. Ces proportions sont équivalentes à celles observées dans le Recensement Général de la Population et de l'Habitat (RGPH) en 2006 pour la ville de Ouagadougou. On y observait en effet 3,1% de personnes âgées de 60 ans et plus et 1,9 % de personnes âgées de 65 ans et plus.

| | Résidents OPO au R1 | Ouaga RGPH 2006 |
|------------|---------------------|-----------------|
| Age moyen | 22,0 ans | 22,6 ans |
| Age médian | 19,6 ans | 19,8 ans |

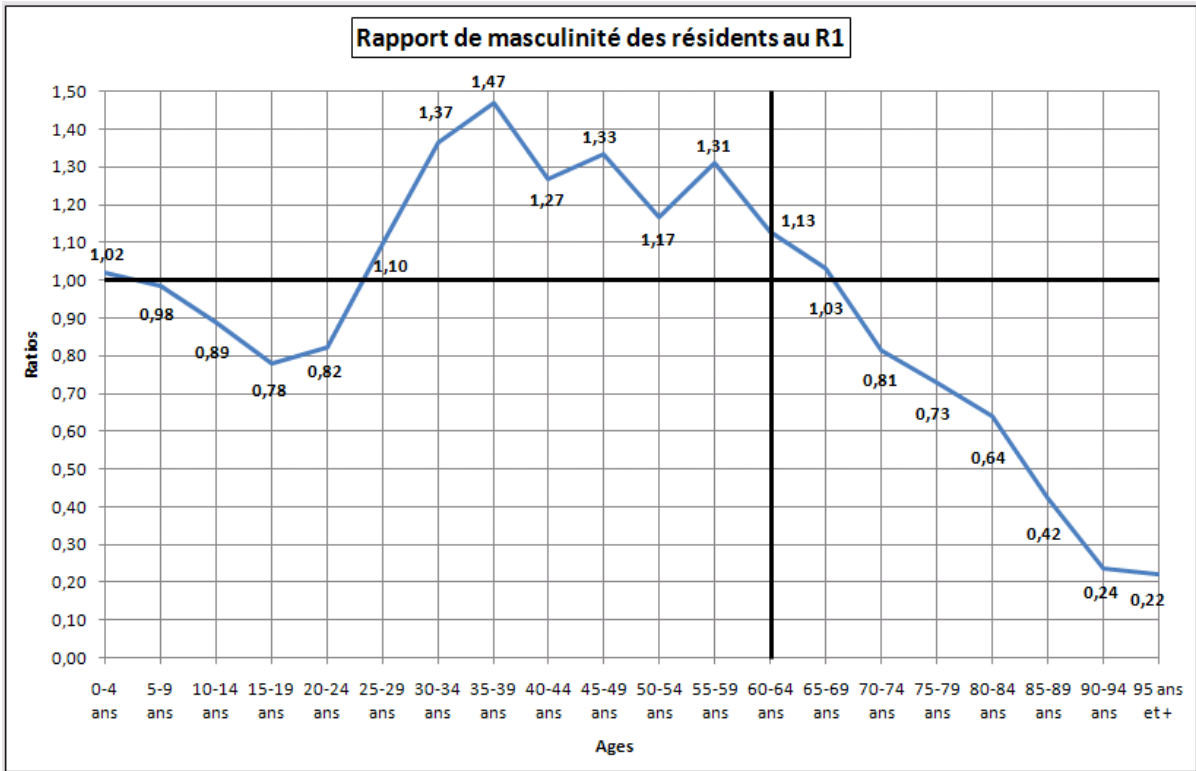
| Ages | Résidents OPO au R1 | | Ouaga RGPH 2006 | |
|--------------------|---------------------|-------------|-----------------|-------------|
| | Effectifs | % | Effectifs | % |
| 0-14 ans | 29 847 | 37,6% | 509 253 | 34,7% |
| 15-59 ans | 47 209 | 59,4% | 912 071 | 62,2% |
| 60 ans et + | 2 388 | 3,0% | 46 200 | 3,1% |
| Total | 79 444 | 100% | 1 467 524 | 100% |

| Ménages | Résidents OPO au R1 | |
|---|---------------------|--------|
| | Effectifs | % |
| Ménages avec au moins 1 résident âgé de 0 à 14 ans | 12 372 | 68,60% |
| Ménages avec au moins 1 résident âgé de 15 à 59 ans | 17 744 | 98,30% |
| Ménages avec au moins 1 résident âgé de 60 ans et + | 2 052 | 11,40% |

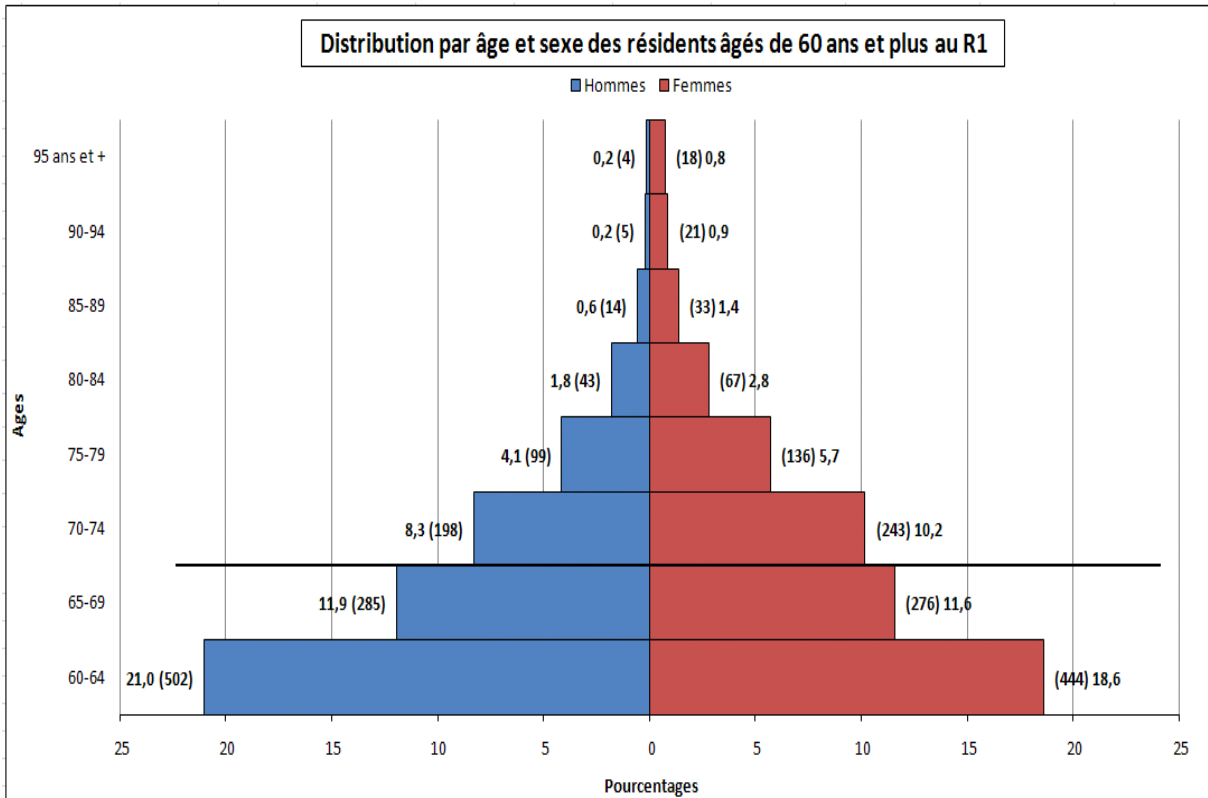
Aussi, la proportion de personnes âgées de 60 ans et plus est demeurée relativement stable entre le round 0 (début 2009) et le round 2 (2010) selon l'OPO, et depuis 1996 selon les chiffres du recensement de la capitale burkinabè malgré l'observation par ce dernier d'un doublement de son effectif : 21 069 personnes âgées de 60 ans et plus en 1996 contre 46 200 en 2006. Ceci s'explique par le fait que la population entière de la ville a également doublé au cours de cette même décennie passant de 711 935 habitants en 1996 à 1 475 839 en 2006.

1.2. Distribution par sexe et âge

A l'instar de qui est communément observé dans beaucoup d'autres sociétés, la population de personnes âgées de 60 ans et plus résidant à Ouagadougou est majoritairement féminine (à hauteur de 51,8 % au round 1), cette disparité s'accroissant par ailleurs avec l'âge comme l'atteste la courbe décroissante du rapport de masculinité à partir du groupe d'âges 35-39 ans. La distribution du rapport de masculinité par âge des résidents au R1 montre en effet qu'entre 60 et 69 ans il y a un peu plus d'hommes que de femmes. Puis, à partir du groupe d'âge 70-74 ans, on compte toujours plus de femmes que d'hommes et l'écart entre les deux effectifs ne cesse de s'accroître avec l'âge.



La pyramide des âges des résidents âgés de 60 ans et plus au R1 montre également ce basculement d'une surreprésentation masculine entre 60 et 69 ans à une surreprésentation féminine à partir de 70-74 ans.



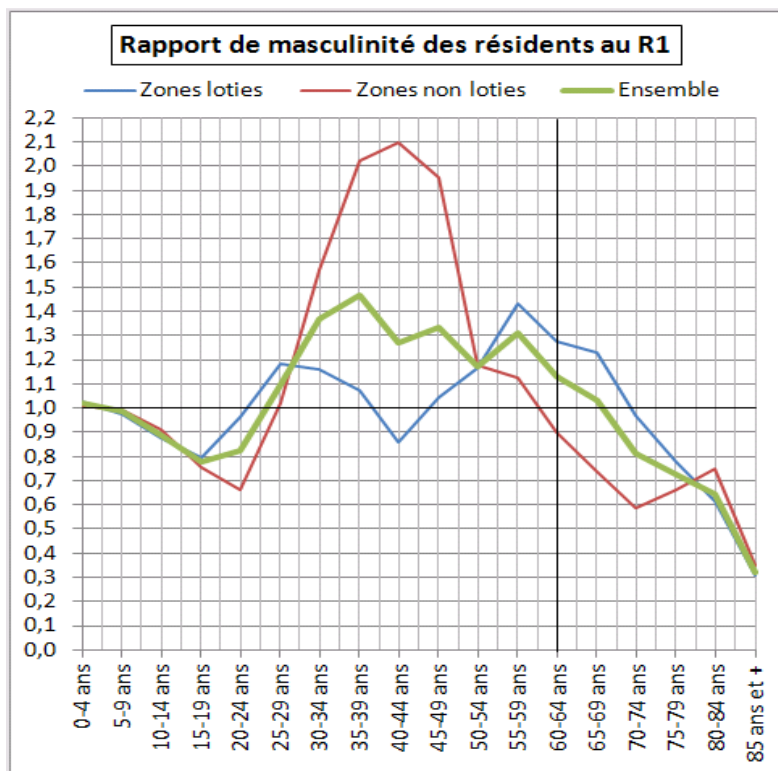
1.3. Zone résidentielle

Les résidents âgés de 60 ans et plus vivent majoritairement dans les zones loties suivies par l'OPO. Au round 1, ils sont presque deux sur trois à y résider (65,8 %). On observe une plus forte proportion de résidents en zones loties chez les hommes que chez les femmes : 69,9 % des hommes y réside contre 62,2 % des femmes. Par ailleurs, on observe une majorité de résidents en zones loties et une majorité de résidentes en zones non loties. En effet, 51,1 % des résidents des zones loties sont des hommes tandis que 57,6 % des résidents des zones non loties sont des femmes.

| Répartition des résidents âgés de 60 ans et plus au R1 par sexe et type de zone | | | | | | |
|--|----------|--------------|----------|--------------|----------|--------------|
| Type de zone | Hommes | | Femmes | | Ensemble | |
| | Effectif | % | Effectif | % | Effectif | % |
| Loti | 804 | 69,9% | 768 | 62,0% | 1572 | 65,8% |
| Non loti | 346 | 30,1% | 470 | 38,0% | 816 | 34,2% |
| Total | 1150 | 100% | 1238 | 100% | 2388 | 100% |

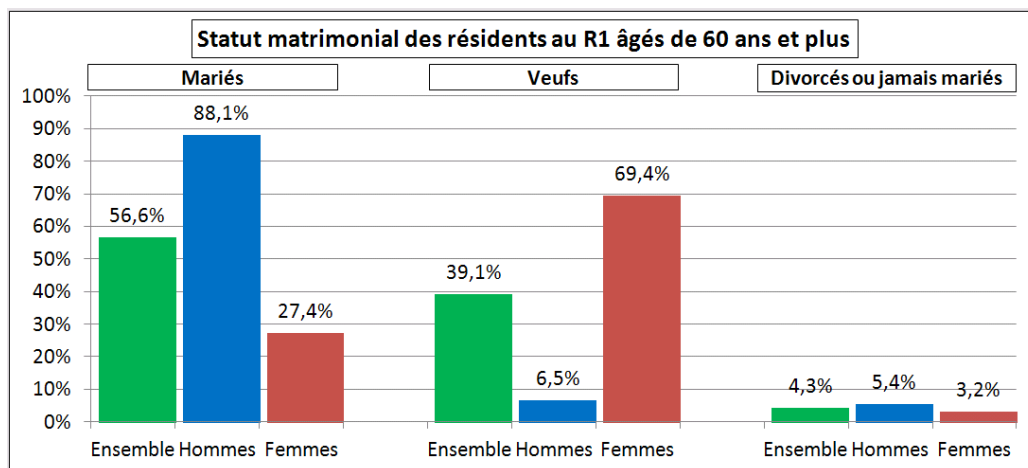
| Répartition des résidents âgés de 60 ans et plus au R1 par sexe et type de zone | | | | | | |
|--|----------|--------------|----------|--------------|----------|--------------|
| Sexe | Loti | | Non loti | | Ensemble | |
| | Effectif | % | Effectif | % | Effectif | % |
| Hommes | 804 | 51,1% | 346 | 42,4% | 1150 | 48,2% |
| Femmes | 768 | 48,9% | 470 | 57,6% | 1238 | 51,8% |
| Total | 1572 | 100% | 816 | 100% | 2388 | 100% |

La distribution du rapport de masculinité par âge des résidents au R1 selon le type de zone de résidence montre en effet qu'entre 60-64 ans et 70-74 ans les zones loties sont majoritairement masculines, tandis que dès 60-64 ans on observe une surreprésentation féminine dans les zones non loties.

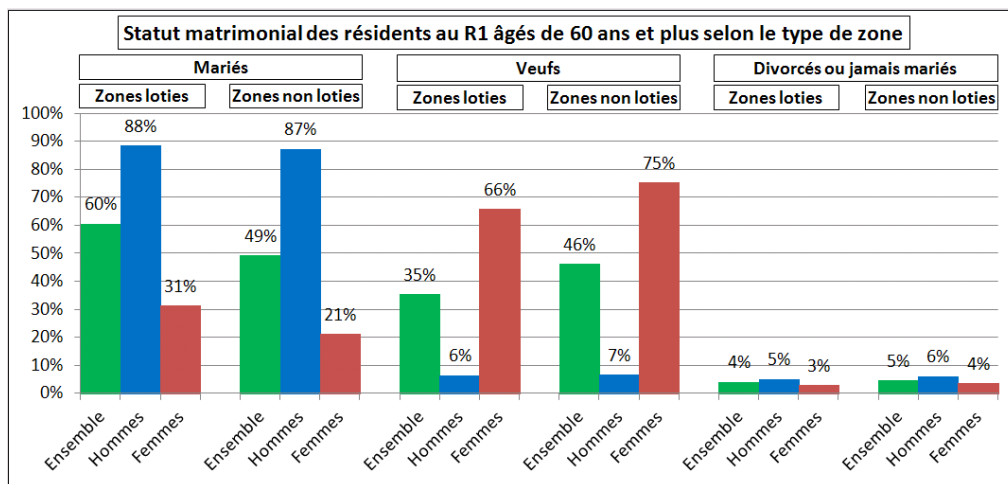


1.4. Statut matrimonial

Dans leur ensemble, les résidents âgés de 60 ans et plus au R1 sont majoritairement mariés, à hauteur de 56,6 %. Cette proportion cache cependant une très forte disparité entre les sexes. En effet, 88,1% des hommes sont mariés contre seulement 27,4 % des femmes. Ces dernières sont majoritairement veuves, à hauteur de 69,4 % contre seulement 6,5 % pour les hommes.



Ces disparités entre hommes et femmes s'observent quelle que soit le type de zone de résidence. Toutefois, si les proportions d'hommes mariés et d'hommes veufs sont quasiment identiques dans les deux types de zone, on observe un plus fort pourcentage de femmes mariées en zones loties qu'en zones non loties (31 % contre 21 %) et un plus fort pourcentage de femmes veuves en zones non loties qu'en zones loties (75 % contre 66 %).



2. Le bien-être physique, matériel et social des personnes âgées à Ouagadougou

« *S'il y a à manger seulement la vie est belle.* », femme, 66 ans

La préoccupation majeure des personnes âgées est de manger quotidiennement.

« *Aujourd'hui ce qui me fait souffrir, ma vie là ne peut pas être bien. Ce que je pouvais avoir là, et je ne peux plus avoir là, il n'y a pas de vie. La vie, c'est la nourriture, mais si tu ne peux pas bien manger...* », homme, 69 ans

Dans un contexte de crise économique où le coût de la vie ne cesse d'augmenter, pouvoir manger quotidiennement à sa faim est vécu par les personnes âgées comme une chance ; une chance d'autant plus forte qu'elles ne peuvent s'empêcher de comparer les prix des denrées alimentaires d'aujourd'hui en ville à ceux qu'elles ont connus pour la plupart au village il y a très longtemps, et par là de constater avec effarement comme la vie est devenue chère.

« *La vie d'aujourd'hui là est difficile un peu en tout cas. [...] Quand tu pars pour acheter à manger, c'est cher. Ce n'est pas facile comme avant. Avant il y avait à manger suffisamment. Si tu prenais cent francs pour aller acheter les condiments, ça restait. Mais actuellement si tu prends même cinq cent francs ça ne suffit même plus.* », femme, 80 ans

« *Si on ne cultive pas, on va manger quoi ?* », homme, 69 ans

De leur jeunesse, les personnes âgées gardent le souvenir ému d'un temps idéalisé où l'on pouvait encore cultiver sur de larges espaces procurant des vivres pour tout le monde. Cultiver engageait tout le cercle familial dans un élan collectif d'entraide au centre duquel la figure paternelle jouissait d'une autorité totale et de l'ensemble des fruits de la récolte dont il assurait la distribution à chaque membre.

« *Avant là, le père a un champs, même si vous êtes au nombre de vingt enfants, vous cultivez tous là-bas. S'il y a des chèvres, des moutons, des bœufs, tout appartient au vieux. Même si tu achètes venir laisser dans la cour, tant que votre père n'est pas mort, c'est pour lui. Bon, quand votre père va vous trouver des femmes, vous cultivez toujours ensemble et on prépare pour toute la famille. Mais aujourd'hui il n'y a pas de champs pour cultiver, tu ne peux avoir une parcelle pour lui [ton fils] à côté de toi, donc même s'il veut s'occuper de toi, il ne peut pas le faire comme avant.* », homme, 65 ans

Au-delà du moyen de subsistance efficace qu'elle représentait en ce temps, l'agriculture assurait les parents de la précieuse proximité des enfants pour leur procurer de l'aide, surtout

le moment venu où ils n'ont plus la force de travailler. Aussi, l'agriculture était vectrice d'un lien social ténu qui dépassait même le simple cercle familial :

« *Avant là, par exemple si vous êtes dix à cultiver et dans une autre famille ils sont quinze à cultiver, bon, même si vous ne pouvez pas, comme ceux-là sont nombreux, ils peuvent avoir plus que vous, donc ils peuvent enlever vous donner. Mais aujourd'hui c'est devenu chacun pour soi.* », homme, 65 ans

Du fait des fortes migrations rurales-urbaines et de l'urbanisation, les terres cultivables se sont raréfiées en ville et la réduction de cet espace ne permet plus de vivre aujourd'hui comme avant de l'agriculture. Désormais il faut parfois faire de nombreux kilomètres en-dehors de la ville pour trouver des parcelles disponibles. Et même quand on en trouve, il faut alors obtenir l'autorisation du propriétaire du terrain de cultiver sur une partie de ses terres, si l'on ne peut se permettre d'acheter. Alors, on vit dans l'angoisse de voir cette autorisation prendre fin du jour au lendemain, en raison de la volonté du propriétaire du terrain de bâtir une maison dessus, ou de le vendre à un autre, ou de l'intervention du gouvernement décidé à lotir la zone concernée.

« *Nous aussi on cultive pour le moment mais on sait qu'un jour ils vont récupérer. Ils ont déjà commencé à construire. [...] Ah, on va faire comment ? On n'a plus d'espace, on va s'asseoir maintenant. Si on retire on va s'asseoir. On va cultiver où ? Aï, mais comme il n'y a plus de terrain, sinon même si c'est loin qu'on a eu, on va toujours cultiver un peu, parce qu'on est habitué, mais il n'y a plus de terrain à côté. On va partir où pour avoir un terrain ? Il y en a pas. [...] [Avant] le champ était grand, on gagnait beaucoup de récoltes. Mais actuellement c'est devenu dur. Actuellement c'est devenu compliqué, il n'y a plus de vivres. Quand on était ici là, c'était seulement notre maison, tout le reste par-là était vide. Mais actuellement ce sont des maisons. Tout ça là ce sont des gens qui sont venus s'ajouter à nous. Vous ne voyez pas les maisons ? Tout était vide.* », femme, 63 ans

« ***Je veux que mon enfant me dépasse.*** », homme, 72 ans

L'angoisse de ne plus pouvoir cultiver prend également sa source dans le refus des enfants de la ville d'exercer cette activité pénible.

« *Ce n'est pas la même chose. Nous on cultivait. Nous cultivions le mil pour que nos parents mangent et il reste les autres petites choses à acheter. Mais actuellement, les jeunes ne cultivent pas, ils ne cherchent qu'à faire de petites activités en ville. Ce n'est pas facile.* », femme, 80 ans

Le refus des enfants de cultiver procure d'évidentes difficultés aux parents qui subviennent encore à leurs besoins par ce moyen. Il peut être source de tension familiale et de jugements négatifs à l'encontre des jeunes.

« *Nous avons travaillé. Les enfants d'aujourd'hui même n'acceptent pas travailler. Ils ne vont pas faire. La paresse. Nous on cultivait, on revenait écraser le mil pour préparer, mais les enfants de maintenant là n'acceptent pas comme ça.* », femme, 76 ans.

Cependant, nombre de personnes âgées que nous avons rencontrées ne sauraient tenir gré à leurs enfants de ne pas suivre le même chemin qu'elles. Au contraire, celles-ci sont les premières à affirmer que la voie de l'agriculture est sans avenir et que la ville offre des opportunités bien plus intéressantes que le village, notamment parce qu'elle permet, justement, de ne plus dépendre des aléas des récoltes.

« *Ici ça vaut mieux. Ici, on peut travailler pour avoir un peu d'argent, mais si c'est au village, tu vas faire quoi ?* » « [...] *En ville c'est mieux. Au village là, cultiver n'est plus rentable. Il ne pleut plus jusqu'au bout. Ici là ça vaut mieux.* », femme, 76 ans.

Ainsi, aux yeux de certaines personnes âgées, la ville n'est pas seulement un espace d'opportunités où l'offre d'emploi est à la fois plus variée et plus importante qu'en milieu rural, elle est aussi le lieu où elles peuvent investir plus efficacement qu'au village dans la « réussite » espérée de leurs enfants. Et en ce sens, nombre d'entre elles disent vivre comme un échec le fait que leurs enfants vivent, aujourd'hui comme elles avant, de l'agriculture. Cette réaction fait écho à leur aspiration blessée de voir leurs enfants les « dépasser », en d'autres termes, de les voir exercer « un métier » moins pénible que le leur, plus « prestigieux » et à revenu plus lucratif et régulier.

« Je veux que tous les enfants réussissent. Je les ai inscrits tous à l'école et ils ont abandonné. Cela ne me plaît pas. Je voulais que tous soient bien, qu'il y ait des médecins, d'autres des enseignants et j'allais être heureux. C'est ce que je voulais. Ah, j'allais être heureux parce qu'ils ont réussi. Si tu fais un enfant, et il accepte, il a un travail, quand tu es assis, ça te plaît. [...] Si tu es médecin, tu es fonctionnaire et tu as ton salaire mensuel. », homme, 69 ans. Cette aspiration typiquement urbaine et moderne au « dépassement » confère tout d'abord à la scolarisation un caractère prioritaire dans la stratégie d'investissement des personnes âgées à l'encontre de leurs enfants et petits-enfants, ces derniers profitant parfois d'un surenchérissement en cas d'échec de la génération précédente tant il déçoit les attentes et ravive la frustration de n'avoir pu bénéficier soi-même des atouts « modernes » de la « réussite ».

« De la manière dont on vous a éduqué et vous êtes rentrés dans le modernisme là, c'est dedans que vous êtes. On ne peut pas mélanger. C'est très loin, c'est compliqué. Vous, vous êtes éclairés, mais nous nous sommes toujours dans les ténèbres, on ne voit rien. Si moi j'avais pu apprendre le français, aujourd'hui j'étais vraiment... je n'allais pas rester à côté. », femme, 61 ans.

Aussi, si cette stratégie d'investissement destinée à fournir les clefs de la réussite aux enfants dans le cadre urbain est coûteuse pour les parents, ceux-ci savent que ses potentielles retombées bénéfiques pour eux-mêmes ne dépendent pas de la réussite de l'ensemble de leur descendance. La « réussite » d'un seul peut suffire tant elle assurera en retour une aide de qualité supérieure à celle issue des revenus de l'agriculture dont l'efficacité dépend de l'engagement de plusieurs enfants et des aléas du climat.

« Tu peux avoir beaucoup d'enfants et ils ne vont pas s'occuper de toi, alors qu'un seul enfant peut s'occuper bien de toi s'il a réussi. », homme, 76 ans.

Même si le succès d'un tel investissement n'est jamais garanti, la simple potentialité de sa réussite nourrit les espoirs de soutien futur que les personnes âgées entrevoient en retour, et les bonnes perspectives d'avenir qu'il procure aux enfants impacte dès à présent très positivement leur propre bien-être.

« Je suis content. Voilà, parmi les enfants, certains vont à l'école, d'autres au medersa, les autres cultivent. Comme j'ai réussi à faire en sorte que mes enfants soient repartis dans les trois secteurs là, et que chacun accepte travailler là, je suis content. Je sais que ceux qui vont à l'école là, s'ils réussissent, ça m'aidera. Ceux qui font l'école medersa c'est bien, ils vont m'aider. L'agriculture là c'est...voilà que la femme a préparé et on mange. Donc je suis content. », homme, 65 ans.

« Être vieux c'est être encore en vie. », homme, 75 ans

Ne pas vivre l'angoisse de savoir si on va pouvoir manger demain est déjà une source de satisfaction parce que cela signifie que l'on a soit la santé pour continuer de travailler soit que l'on reçoit suffisamment d'aide.

En ce sens, le bien-être physique des personnes âgées se résume souvent en force de travail, et pour beaucoup, on devient vieux quand on ne peut plus travailler.

« Ah oui, moi je suis vieux. Parce que je ne peux pas travailler comme avant. Je sens que la force commence à partir. », homme, 69 ans.

Pour cette raison, la maladie est redoutée car, outre les frais importants qu'elle engendre, elle est synonyme de cessation d'activité et par conséquent de dégradation du niveau de vie des personnes âgées.

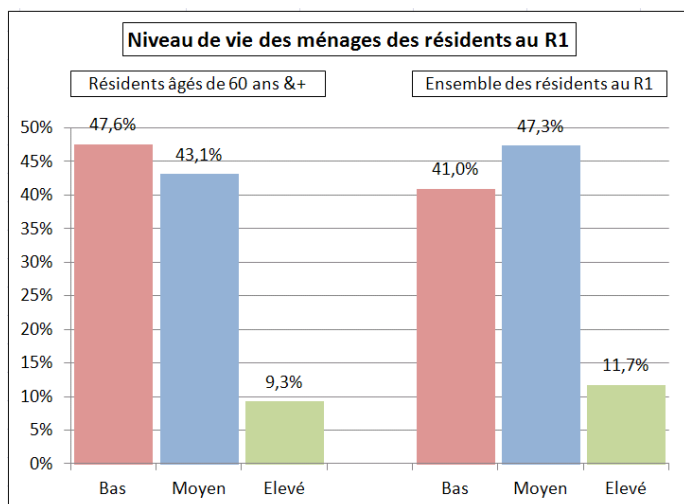
« Si tu es malade et tu dois déboursier beaucoup d'argent et tu n'as pas... [...] Voici même ma femme, elle est malade, mais comme il n'y a pas l'argent, on ne va pas aller à l'hôpital. Je pensais que si je gagne de l'argent elle va aller faire des examens pour voir ce qu'elle a. [...] On partait souvent en brousse. Tu vois que j'ai ramassé le foin. C'est elle qui ramassait avec la charrette. Mais depuis qu'elle ne se sent pas, depuis avant-hier, elle n'est pas partie, moi non plus. », homme, 69 ans.

Ainsi, l'angoisse de la maladie est plus fortement ressentie chez les personnes âgées résidant en couple et vivant encore des revenus de leur travail que chez celles qui ont déjà été recueillies par leurs enfants et qui par conséquent ont déjà pu bénéficier d'un filet de sécurité après le décès de leur conjoint ou la cessation d'activité de leur couple. Précisément, elle trouve sa plus forte intensité chez les femmes qui savent qu'elles ne pourront être recueillies et aidées par leurs enfants en cas de veuvage car elles n'ont plus de fils vivant, et chez les hommes très âgés et trop fatigués pour travailler qui savent qu'ils ne pourront se remarier en cas de décès de leur femme et ainsi continuer de compter sur l'aide de leur épouse. Dans ces deux situations, la maladie est extrêmement redoutée car, si elle engendre le veuvage, ses conséquences peuvent être dramatiques pour le niveau de vie des personnes âgées.

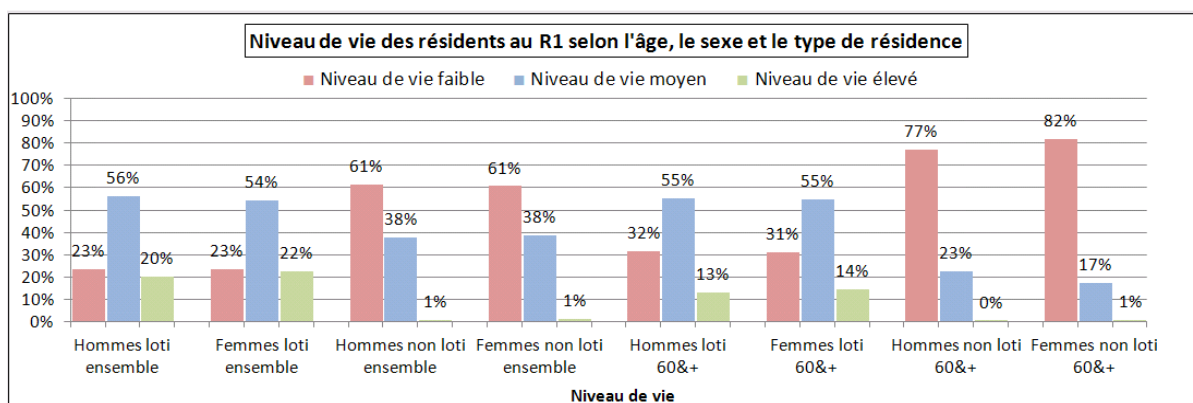
« Du vivant de notre mari... Depuis qu'il nous a marié, ici à Tanghin, personne ne le dépassait avec la richesse. C'est la maladie là. Depuis qu'on est venu ici, on ne souffrait pas. Il y avait tout, on portait de vrais pagnes, il y avait à manger, on ne connaissait pas la souffrance. Mais c'est la maladie de notre mari qui a tout gâté. La maladie a duré avec lui. Toute sa richesse est finie et nous avons commencé à acheter le mil pour préparer et nourrir les enfants. Les enfants là aussi, ils sont morts. [...] Si les enfants n'étaient pas morts, je n'allais pas souffrir comme ça. », femme, 66 ans.

« Si ma femme meurt me laisser par exemple, je ne peux plus me remarier. Même si elle est vieille, elle peut préparer je vais manger, l'eau elle peut enlever. C'est pas comme les blancs qui ont tiré l'eau jusque dans leur maison. Même si tu t'enfermes pendant dix jours, tu as de l'eau, la nourriture, tu achètes ce qui est déjà préparé venir garder. Mais ici ce n'est pas comme ça, il faut aller au moulin, il faut aller puiser l'eau, il faut cultiver. Non ! », homme, 69 ans.

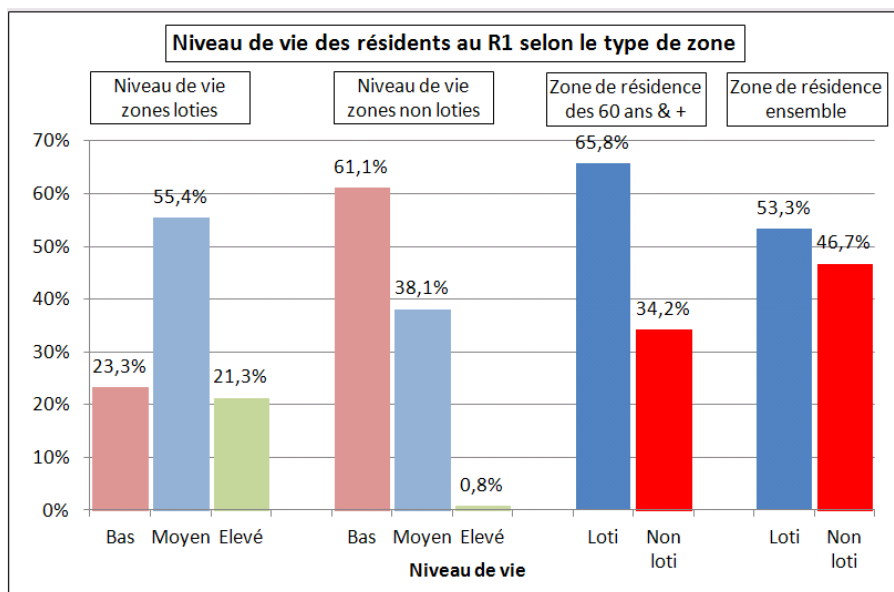
Au R1, la majorité des résidents âgés de 60 ans et plus vit dans des ménages à « faible » niveau de vie (47,6 %) tandis que la majorité de l'ensemble des résidents vit dans des ménages à niveau de vie « moyen » (47,3 %). Parmi les personnes âgées, 50,1 % des femmes résident dans des ménages à faible niveau de vie contre seulement 44,9 % des hommes.



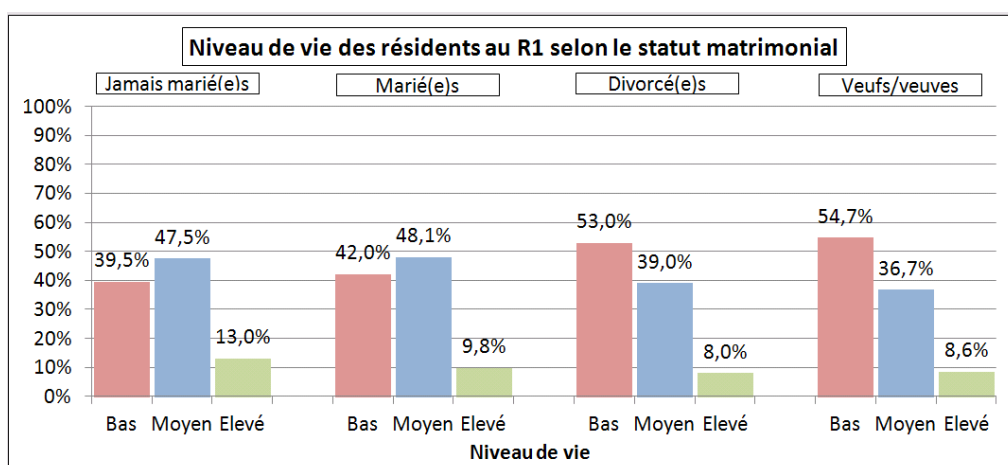
Quel que soit le sexe et le type de zone de résidence, les personnes âgées de 60 ans et plus ont toujours un niveau de vie plus faible que l'ensemble de la population suivie. Aussi, la comparaison du niveau de vie par sexe et type de zone de résidence donne des résultats quasiment identiques pour les hommes et les femmes au sein de chaque type de zone de résidence. En réalité, le seul écart significatif de niveau de vie entre hommes et femmes s'observe pour les personnes âgées de 60 ans et plus et résidant dans les zones non loties. Il y est de 5 points en défaveur des femmes.



La plus grande pauvreté des personnes âgées de 60 ans et plus peut sembler quelque peu paradoxale au premier abord dans la mesure où elles vivent majoritairement dans les zones loties (65,8 %), beaucoup plus même que la moyenne des résidents (53,3 %) ; zones loties où le niveau de pauvreté est très nettement inférieur à celui des zones non loties : seul 23,3 % des résidents des zones loties vit dans un ménage à faible niveau de vie contre 61,1 % des résidents des zones non loties.



Cela s'explique par la situation matrimoniale particulière des personnes âgées et en particulier des femmes. On observe en effet une plus grande pauvreté des personnes veuves et divorcées parmi la population globale des résidents. Or les femmes représentent à elles seules 92,1 % des personnes touchées par le veuvage, et 45,2 % d'entre elles sont âgées de 60 ans et plus. C'est la combinaison de la plus grande pauvreté des personnes veuves et de la surreprésentation de celles-ci parmi les personnes âgées de 60 ans et plus (45,2 % des personnes veuves est âgé de 60 ans et plus alors que ce groupe d'âge ne représente que 3 % de la population totale) qui explique principalement la plus grande pauvreté des personnes âgées par rapport à l'ensemble de la population, quand bien même ces dernières résident très majoritairement dans les zones loties beaucoup moins touchées par la pauvreté que les zones non loties. Et c'est par ailleurs la combinaison de la plus grande pauvreté des personnes touchées par le veuvage et de la surreprésentation des femmes âgées de 60 ans et plus parmi elles qui explique la plus grande pauvreté des femmes âgées de 60 ans et plus par rapport aux hommes du même groupe d'âges.



Lors de l'« Enquête Santé », plus d'une personne âgée de 60 ans et plus sur trois (36,4 %) a déclaré souffrir d'un problème de santé de longue date. Cela représente quatorze points de plus que la moyenne de l'ensemble des répondants (22,5 %). Quel que soit l'âge, les femmes déclarent toujours plus que les hommes souffrir d'un tel problème, et plus l'âge augmente plus l'écart entre hommes et femmes est important. En effet, 25,9 % des femmes enquêtées

ont déclaré souffrir d'un problème de santé de longue date contre 18,4 % des hommes, et chez les personnes âgées de 60 ans et plus elles sont 43,2 % contre seulement 27,7 % pour les hommes.

| | Etat de santé déclaré | | | | | |
|------------|---------------------------------|-------------|-----------|--------|---------------------|--------|
| | « Mauvais » ou « Très mauvais » | | « Moyen » | | « Bon ou Très bon » | |
| | Hommes | Femmes | Hommes | Femmes | Hommes | Femmes |
| 60 ans & + | 14 % | 22 % | 38 % | 45 % | 49 % | 34 % |
| Ensemble | 4 % | 8 % | 20 % | 28 % | 76 % | 64 % |

Source : « Enquête Santé », OPO 2010.

L'impact négatif du veuvage sur le niveau de vie explique pourquoi les préoccupations des personnes âgées en matière de bien-être physique sont centrées sur la maladie. Pour elles, être en bonne santé quand on est vieux signifie avant tout ne pas être malade. La fatigue due à la vieillesse est acceptée. Etre fatigué est normal ; ne pas être malade est une chance.

« Moi, je suis en bonne santé. C'est la vieillesse seulement qui fait que je suis comme ça. Sinon je suis en bonne santé. [...] Ah, je rends grâce à Dieu. Je ne me suis jamais levée aller à l'hôpital pour cause de maladie. [...] Rare sont les gens qui ont mon âge et qui peuvent s'asseoir causer comme moi, en bonne santé. », femme, 84 ans.

Aussi, plus généralement, l'état de vieillesse est accepté et bien vécu. Pour beaucoup, être vieux c'est avant tout « être encore en vie », autrement dit c'est une chance, celle d'avoir survécu jusqu'à un âge avancé quand tant d'autres – parents, amis, voisins – sont déjà partis.

« Oui, je suis content, comme j'ai pu atteindre ce jour là, je suis content. Beaucoup de mes promotionnaires sont morts, mais voilà que je suis toujours en vie. », homme, 76 ans.

Vivre cette chance est une telle satisfaction que la mort ne fait plus peur... sauf si elle intervient trop tardivement, c'est-à-dire après celle de ses propres enfants, car alors personne ne pourra accompagner le passage vers l'au-delà – « Vous avez déjà vu quelqu'un s'enterrer lui-même ? » (homme, 69 ans) – et l'entourage familial ainsi que le voisinage feront peser un stigmate sur le vieux survivant en le suspectant de s'être « plus occupé de lui-même que de sa propre descendance » (homme, 83 ans).

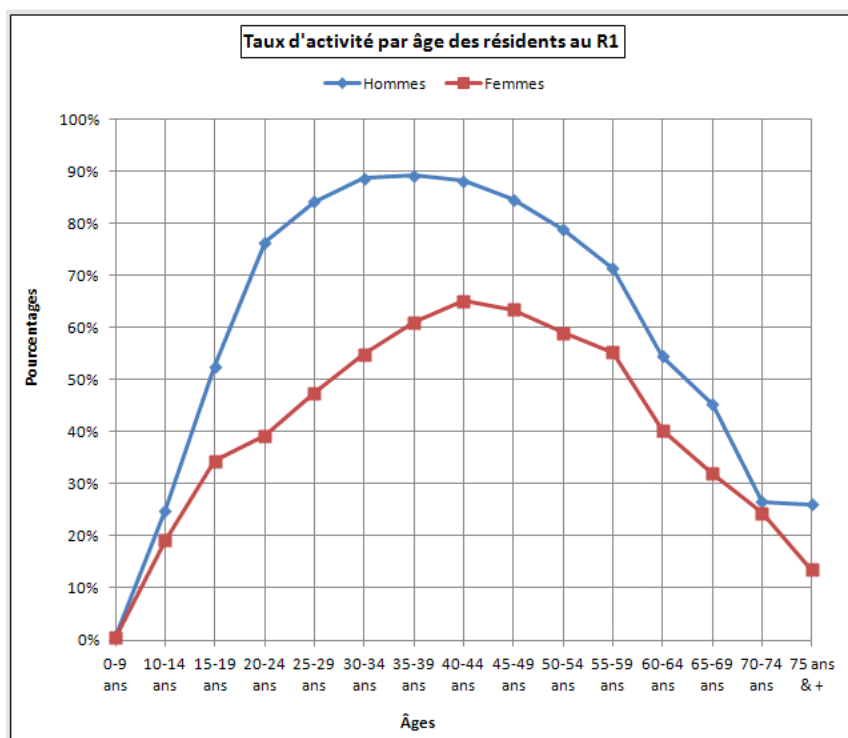
« Qu'est-ce qu'il va m'arriver quand je ne pourrai plus travailler ? », homme, 72 ans

Du bien-être physique des personnes âgées dépend donc leur capacité à travailler et leur prémunition contre l'angoisse de savoir si elles pourront manger demain. Cette préoccupation est d'autant plus forte chez celles qui redoutent le moment où, n'étant plus capables de subvenir par elles-mêmes à leurs propres besoins, elles dépendront de l'aide de leurs enfants, alors que ceux-ci sont pour le moment soit trop jeunes pour travailler, soit sans emploi, soit en emploi mais à trop faibles revenus pour subvenir déjà à leurs propres besoins ou à ceux de leur propre ménage. En raison du contexte économique actuel et des difficultés de la jeunesse à trouver un emploi, beaucoup de personnes âgées entrevoient leur futur passage à la dépendance vis-à-vis de leurs enfants comme un facteur inquiétant de dégradation de leur niveau de vie.

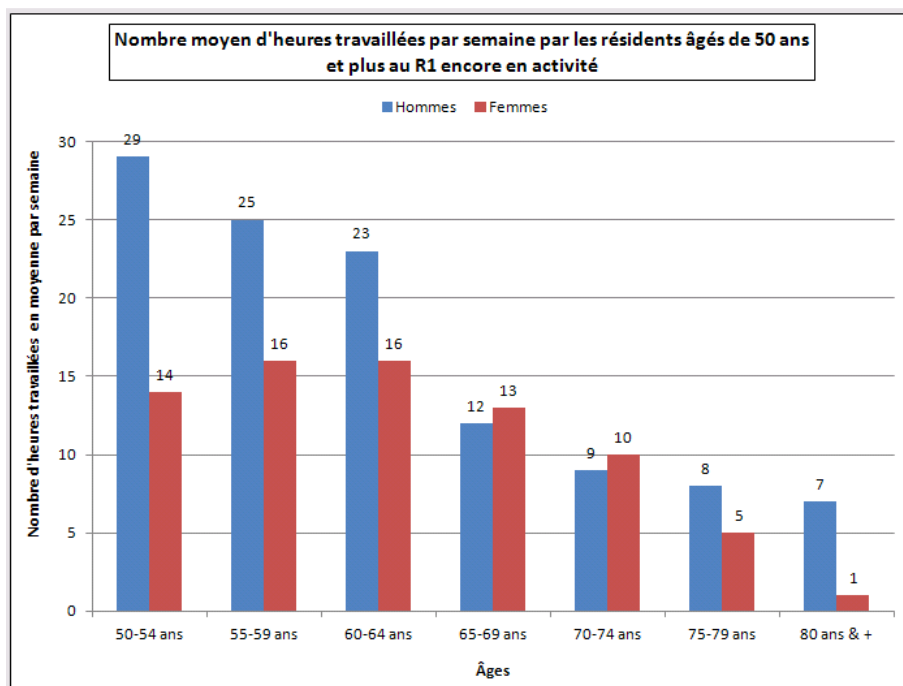
« Oui, c'est difficile, parce que tu ne peux plus avoir ce que tu gagnais. Ce que tu étais habitué et tu ne peux plus avoir là, ça fait mal, mais on n'y peut rien. Ce que tu étais habitué de faire pour avoir à manger là, comme tu ne peux plus faire ça là, ça diminue un peu. N'est-ce pas ? » « A cause de l'accident, je compte aussi sur des gens, c'est ça qui me décourage et donne des inquiétudes pour l'avenir. [...] Vont-ils bien s'occuper de toi ou pas, c'est Dieu qui sait. », homme, 76 ans.

La crainte du passage à une dépendance « malheureuse » vis-à-vis des enfants, autrement dit d'une dépendance qui représente une lourde charge pour eux et dont les parents ne retirent que sentiment d'angoisse, culpabilité et peu de biens, dénote avec les aspirations unanimes des personnes âgées qui évoquent avec nostalgie le temps où les enfants qu'elles étaient s'occupaient au jour le jour de leurs vieux parents jusqu'à leur mort. Mais dans le contexte actuel, l'aide de la famille, et en premier lieu des enfants, n'étant jamais totalement assurée, gagner de quoi manger par ses propres moyens en travaillant demeure la meilleure manière de surmonter la préoccupation de la nourriture. En ce sens, les personnes âgées continuent de travailler jusqu'à ce qu'elles n'en peuvent plus.

« Si je ne travaillais pas... Souvent je veux quelque chose et je ne peux pas avoir. Par exemple le tabac et la colas, si je ne faisais pas ça, je peux en avoir besoin et il n'y a pas les moyens. Ceux qui me donnent là, c'est pas tous les jours. Certains peuvent faire plus de dix jours avant de te donner quelque chose. », femme, 80 ans.



Lors de l'Enquête « Santé », 58,7% des personnes âgées de 50 ans et plus et 46,3% des 60 ans et plus ont déclaré être encore en activité. Les 60 ans et plus qui travaillent encore le font en moyenne 13 heures par semaine, et les 50 ans et plus 17 heures en moyenne.



« *Ceux qui comptent sur moi sont nombreux.* », homme, 65 ans.

Aussi, s'arrêter de travailler alors qu'on en a encore la force de le faire n'est pas une éventualité dans l'esprit des personnes âgées, et ce même si d'une part elles savent qu'elles seront alors en mesure de recevoir de l'aide et si d'autre part c'est leur souhait le plus cher de voir leurs enfants rendre un peu de ce qu'elles leur ont donné pendant tant d'années. Avoir la santé pour pouvoir continuer à travailler le plus longtemps possible permet donc de garder une estime de soi, de conserver un sentiment d'utilité, et en premier lieu pour ses enfants, pour ne pas être une charge pour eux mais bien plutôt un soutien afin qu'ils « réussissent » et acquièrent les moyens d'aider leurs parents en retour au moment où leurs forces les abandonneront. Travailler c'est continuer de donner dans l'espoir de recevoir en retour ; c'est bâtir une assurance vieillesse mise à mal par la précarité actuelle de la jeunesse.

« *Aï ! Elles étudient d'abord, elles vont m'aider comment ? Il faut que moi je les aide pour qu'elles puissent étudier. Comme elles sont toujours à l'école, elles n'ont rien.* », femme, 61 ans.

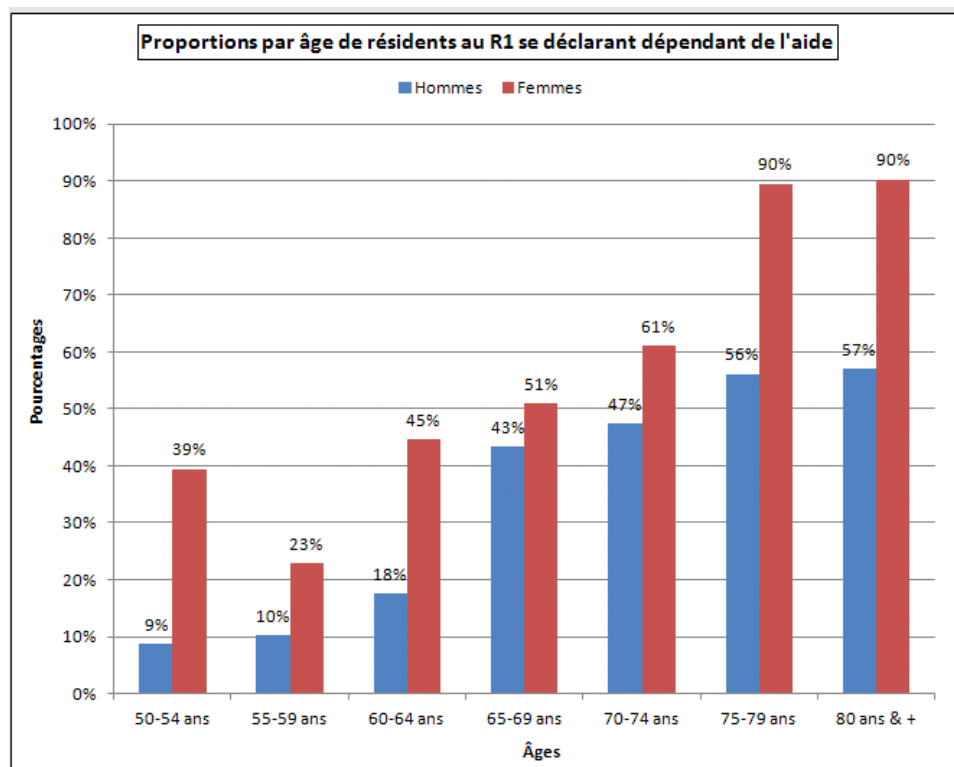
Continuer de travailler c'est enfin poursuivre le souhait très présent chez les personnes âgées de léguer quelque chose aux enfants après la mort.

« *Hum, j'y pensais, si on ne pensait pas on n'allait pas travailler pour demain. Je pensais que si je suis jeune et je travaille, quand tu vas pouvoir faire des enfants, tu vas laisser quelque chose avant de partir. Si tu arrives à construire une maison, quand tu ne seras pas là, ils seront dans la cour. Donc ce sont ces pensées que nous avons quand on travaillait là.* », homme, 76 ans.

Un souhait très important qui prend par ailleurs aujourd'hui moins la forme d'une terre cultivable pour ses enfants que celle d'une maison en zone lotie, notamment pour les résidents des zones non loties. La perte quasiment inéluctable des terres des zones non loties, menacées par les immigrations et les campagnes de lotissement et dont de toute façon on ne peut plus tirer autant de récolte que par le passé en raison de la réduction des espaces cultivables, laisse place peu à peu au nouveau rêve de léguer une parcelle lotie dont on est le propriétaire officiel. C'est un rêve très vivace chez les résidents des zones non loties, même chez les « autochtones » de ces zones dont on pourrait croire qu'ils sont, par nature, bien plus attachés à leur terre – léguée par leurs parents – que les migrants fraîchement arrivés en

périphérie de la ville. Mais quitte à perdre la terre de ses ancêtres, autant que ce soit pour une parcelle lotie dont on sera le propriétaire officiel et dont les enfants pourront profiter : « *Actuellement ce n'est pas pour moi, c'est pour tout le monde. [...] Oui, le lotissement n'a qu'à arriver seulement. Ça devient pour toi. Les blancs disent quoi ? C'est ta « propriété privée » ? Comme ça là, nous ne possédons rien.* », homme, 69 ans.

Beaucoup de personnes âgées dépendent de l'aide. Au R1, un résident âgé de 60 ans et plus sur deux déclarait en être dépendant (48,4 %), et la dépendance touche plus les femmes que les hommes : 57,2 % des femmes âgées de 60 ans et plus ont déclaré dépendre de l'aide contre 37,6 % des hommes du même groupe d'âges.



Ce que ces chiffres ne disent pas, c'est si ces personnes âgées vivent une dépendance heureuse ou malheureuse, autrement dit si elles profitent de la chance de pouvoir surmonter leur vulnérabilité par le biais d'un soutien familial important dont tout le monde ne bénéficie pas, ou bien si elles vivent une dépendance difficile en raison des difficultés de leurs enfants. Or, le bien-être social des personnes âgées est très lié à la nature des liens de dépendance qui les unit à leurs enfants, autrement dit à la configuration pratique du contrat tacite d'entraide intergénérationnelle (aide unilatérale des enfants aux parents, aide unilatérale des parents aux enfants, aide bilatérale, aucune aide) ainsi qu'à l'efficacité, la qualité de celui-ci et, au-delà, des relations intergénérationnelles au sein de la famille. L'impact de la forme pratique que peut prendre ce contrat tacite d'aide entre les générations sur le bien-être des personnes âgées se lit dans leur culpabilité quand celui-ci est synonyme de poids pour leurs enfants en difficulté, dans leur inquiétude quand celui-ci est synonyme de filet de sécurité précaire pour eux ou alors pour leurs enfants dépendants lorsque ces derniers n'ont pas de travail ou ne sont pas encore en âge de travailler, enfin dans leur détresse quand celui-ci est inexistant en raison de la pauvreté, du décès de leurs enfants ou de leur refus de les aider.

Aujourd'hui, les difficultés de la jeunesse, le caractère incertain ou irrégulier de l'aide qu'elle peut procurer à ses vieux parents, quand ce n'est pas sa dépendance vis-à-vis de ces derniers, pèse énormément sur le bien-être des personnes âgées.

« *Comme ils n'ont pas de travail, si tu vois ça, c'est décourageant.* », homme, 79 ans.

« *Je pensais comme ça, qu'ils vont m'aider. Quand tu fais un enfant, tu crois que s'il gagne il va toujours s'occuper de toi, mais comme ils n'ont pas de travail... C'est compliqué pour le boulot. Donc on est tous assis. [...] Mes enfants n'ont pas de travail, les voilà, ils n'ont pas de boulot. C'est la misère seulement. Aucun enfant ne travaille.* », femme, 63 ans.

La situation économique difficile a engendré un renversement du contrat tacite d'entraide intergénérationnelle, traditionnellement destiné au soutien des personnes âgées, et c'est une source d'angoisse permanente pour elles.

« *Par exemple quand je vais mourir, ils vont faire comment ? C'est ça. Si eux ils comptent sur moi, quand je vais mourir, ils vont souffrir avant de savoir. [...] Oui, ça m'inquiète.* », homme, 69 ans.

Cette situation que les personnes âgées n'avaient pas prévue contrarie leurs plans et heurte leurs espoirs de se voir un jour pris en charge par leurs enfants. Face à cela, beaucoup expriment leur désarroi et leur incompréhension.

« *Je pensais que si je fais un enfant il va m'aider. Quelle importance de faire des enfants ? Si tu fais un enfant, c'est lui qui va t'aider à vivre. C'est ça qui est normal, ce n'est pas à toi de chercher pour lui. [...] Si tu fais un enfant, tu comptes sur lui, que quand il va grandir il t'aide. C'est ça l'intérêt d'avoir des enfants. On fait les enfants pour que celui est béni s'occupe de toi jusqu'à ta mort.* », homme, 76 ans.

« *Ah, confié à un fils là, ça c'est obligé. Quand tu ne pourras plus tout faire, c'est obliger de confier. Mais tant que tu es toujours là, et tu veux payer les scolarités des petits enfants, tu ne peux pas charger quelqu'un, mais si les enfants grandissent... Quand tu seras fatigué, c'est obligé pour toi de te reposer. Quand tu ne pourras plus marcher, c'est obligé de s'asseoir. [...] Ceux qui comptent sur moi sont nombreux. Il y a des enfants à l'école qui comptent toujours sur moi. Les problèmes de santé, c'est moi, les scolarités, il y en a. Même certains de mes petits fils viennent souvent le matin ici pour que je leur donne quelque chose. Donc les gens comptent sur moi toujours. [...] Ah, c'est la chance, sinon ce n'était pas bien. Parce que certains allaient être des ratés, par exemple ceux qui sont toujours à l'école, si je n'étais pas là, ils allaient abandonner... Il fallait que certains volent même, sinon ils allaient compter sur qui ? [...] Donc ça fait que le fait que je suis là, est une chance vraiment.* », homme, 65 ans.

Les difficultés économiques actuelles des jeunes réduisent leur capacité à aider leurs parents notamment quand ils en viennent eux-mêmes à avoir des enfants. Aussi, la proximité des enfants, propice à l'octroi d'une aide rapide et d'une présence rassurante, est mise à mal par la mobilité accrue en milieu urbain.

« [...] *La tradition là, ce n'est plus comme avant. Si c'est quand nous étions jeunes, moi je ne devais plus travailler, ce sont mes enfants qui allaient cultiver pour me nourrir, mais aujourd'hui, chacun a ses problèmes qu'il ne finit pas de gérer à plus forte raison s'occuper de moi. Donc c'est obligé pour moi de les laisser se prendre en charge et moi aussi je continue de travailler. Mais si c'était avant, même personne ne te dit, les enfants s'occupaient de leur parents, parce qu'ils étaient sur place. Mais aujourd'hui les enfants se dispersent dans la ville. Est-ce qu'ils peuvent venir tous les jours avec de la nourriture pour toi ? Ce n'est pas possible. Donc si tu peux te prendre en charge, il faut le faire car c'est mieux. [...] Avant là, tout ça c'était de l'espace et on cultivait, si un de mes enfants se marie, il fait sa maison juste à côté, si un autre se marie, il fait aussi à côté, ainsi de suite. Mais aujourd'hui c'est devenu des parcelles. Pour en avoir même c'est difficile. On peut me donner ici, mais lui*

il ne va pas avoir ici, il aura peut-être jusque-là bas et ainsi de suite. Donc ça veut dire que la vie d'avant et maintenant c'est très différent. On n'a plus d'espace comme avant pour cultiver, tu n'as pas de terrain pour que ton enfant construise sa cours, donc c'est normal que ça soit différent. », homme, 65 ans.

De ne pas pouvoir à ne pas vouloir il n'y a qu'un pas, et en réaction à la crise de l'entraide intergénérationnelle, nombreuses sont les personnes âgées à conclure que les enfants ne veulent plus les aider parce qu'ils n'ont plus de respect envers elles. Un comportement qu'elles comprennent d'autant moins qu'elles ont tout fait pour leurs parents. Pervertis par la ville, son individualisme et l'argent qu'elle valorise, les jeunes ont oublié les valeurs d'antan. « *Donc à notre temps, on a tout fait, les gens nous envoient vendre des choses pour eux. Mais aujourd'hui si tu veux envoyer un enfant, si tu ne lui donne pas l'argent de l'essence, il n'ira pas. Ou bien ? Si tu lui dis que tu veux l'envoyer à tel endroit demain, si tu ne lui donnes pas l'argent de l'essence il n'ira pas. Si tu n'as pas de moto aussi, il ne va pas aller. Mais à notre temps, on a soulevé des choses lourdes pour aller vendre. Il n'y avait pas de vélo, même la chaussure n'existait pas. »*, homme, 72 ans.

« En ce moment, les gens s'aimaient. Il n'y avait pas l'eau ni l'électricité, mais l'amour du prochain là dépasse l'eau et l'électricité. Si quelque chose t'arrivait, il fallait voir ! Les gens viennent rapidement t'aider au point que... quelqu'un peut venir prendre le problème et le faire sien et il arrange tout et vous êtes là assis. Mais c'est l'amour du prochain. Le respect dépassait actuellement. Actuellement, il n'y a plus de respect ni d'amour du prochain. », femme, 61 ans.

Conclusion

Du bien-être physique des personnes âgées dépend leur capacité à travailler, donc à assurer l'essentiel de leur bien-être matériel, et de leur bien-être social dans la mesure où elles ne dépendent pas des autres et où surtout elles ne représentent pas une lourde charge pour leurs enfants. Si très souvent les enfants constituent effectivement pour leurs vieux parents une précieuse protection contre la pauvreté extrême, et même si nombre de ces derniers déclarent par ailleurs avoir fait des enfants notamment dans l'espoir que ceux-ci leur viennent en aide à leurs vieux jours, toutes les personnes âgées que nous avons rencontrées ne se disent pas « heureuses » d'être dépendantes de leurs enfants le cas échéant et cette situation pèse fortement sur le bien-être. Du fait des difficultés économiques et du mode de vie individualiste urbain, les relations parents-enfants ont changé et l'autorité parentale s'est affaiblie. En conséquence, certaines configurations pratiques actuelles du contrat tacite d'entraide intergénérationnelle entrent en contradiction totale avec la manière dont les personnes âgées l'avaient entrevu et espéré. Elles n'avaient pas pensé que cette relation tourneraient en une dépendance de leurs enfants vis-à-vis d'eux. Aussi, l'espoir des personnes âgées dépendants n'était pas que leurs enfants les « assistent » un jour avec de telles difficultés mais que ceux-ci les « dépassent », disent-ils, illustrant par là une ambition tout à fait urbaine et moderne. L'aide la plus supportable est celle qui n'est pas nécessaire. Finalement, les personnes âgées ne souhaitent pas à tout prix que leurs enfants leur donnent. Ils veulent avant tout pouvoir donner assez à leurs enfants pour que ceux-ci puissent être en mesure de se donner à eux-mêmes plus que ce qu'ils ont reçu de leurs parents.

En raison de la situation de crise que connaissent les relations intergénérationnelles et au fait que l'aide des enfants n'est plus le mode de gestion absolu de leur vulnérabilité, selon leur situation les personnes âgées jouent sur plusieurs niveaux de résistance à la pauvreté. Si la santé est là, le travail est le rempart numéro un, et si elle fait défaut alors les enfants peuvent

aider mais le couple de la personne âgée fonctionnera au moins tout autant comme une résistance. Et en cas de veuvage, les hommes tentent de se remarier tandis que les veuves, si elles le peuvent, vont habiter chez leur fils. Au stade actuel de notre étude, nous pouvons dire qu'une personne âgée vulnérable aujourd'hui à Ouagadougou est une personne qui ne bénéficie pas de l'un de ces quatre filets de sécurité.

Références

- ABODERIN Isabella, 2004a, “Decline in Material Family Support for Older People in Urban Ghana”, in *Africa: Understanding Processes and Causes of Change, Journal of Gerontology*, Social sciences, 59(3), pp. 128-137.
- ABODERIN Isabella, 2004b, “Intergenerational Family support and old age economic security in Ghana”, in LLOYD-SHERLOCK P., 2005, *Living longer*, London and New York, UNRISD & Zed, pp. 210-229.
- ANTOINE P., 2007, *Les Relations intergénérationnelles en Afrique: Approche plurielle*, Les collections du CEPED, Paris.
- CALDWELL J. C., 1976, “Toward a restatement of demographic transition theory”, *Population and Development Review*, Population Council, 2 (3/4), pp. 321–366.
- GABRIEL Z. et BOWLING Ann, 2004, “Quality of Life from the perspectives of older people”, *Ageing and Society*, 24, pp. 675-691.
- LLOYD-SHERLOCK P., et LOCKE C., 2008, “Vulnerable relations : life course, wellbeing and social exclusion in Buenos Aires, Argentina”, *Ageing & Society*, 28, pp. 1177-1201, Cambridge University Press.
- McINTYRE D., 2004, “Health Policy and Older People in Africa”, in LLOYD-SHERLOCK P., 2005, *Living longer*, London and New York, UNRISD & Zed.
- ROTH, C., 2010, « Les relations intergénérationnelles sous pression au Burkina Faso », *Autrepart*, 53, pp. 95-110.
- ROTH C., 2008, “‘Shameful!’ The inverted inter-generational contract in Bobo-Dioulasso, Burkina Faso”, In *Generations in Africa: Connections and Conflicts*, E. Alber et al. (eds)., Münster: Lit Verlag, pp. 47-69.
- VAN DER GEEST S., 1997, “Money and Respect: the changing value of Old Age in Rural Ghana”, *Africa*, Vol. 67 N° 4, pp. 534-559.